

au milieu de l'opulence, demander des secours pour le malheur !...

Seule, la baronne la suivait des yeux avec colère, et on voyait qu'elle avait peine à contenir son courroux.

Graziella entra dans le salon de jeu, où l'argent s'épandait à profusion sur le tapis vert. Elle s'approcha d'une table où se trouvait le jeune baron Paul de Mirville. Il était mal disposé, perdait beaucoup, et n'avait pas entendu sans impatience le triste récit qui circulait de bouche en bouche. Lorsque Graziella s'adressa à lui, en lui demandant avec instance un peu de cet or qu'il prodiguait au jeu sans mesure il la regarda d'un air de mépris, et lui dit méchamment :

— Vous vous permettez, Mademoiselle, des libertés que Madame la baronne ne tolère pas. Si vous êtes éprise d'un tel amour pour les derniers des misérables, que n'allez-vous pas chercher un refuge au milieu d'eux !...

On vit, à ces paroles, deux yeux briller de satisfaction ; c'étaient ceux de la comtesse Félicité.

— Paul ! s'écria Graziella, comme foudroyé, et fondant en larmes ; Paul, je n'ai pas mérité cela de votre part...

Et, arrachée aux rêves charitables qui la rendaient si heureuse, elle laissa tomber les pièces d'or qu'elle avait en mains, et se voilant la face elle quitta la salle, sans qu'on fit trop attention à son départ.

Rentrée dans sa chambre, elle se laissa tomber sans force sur un siège, et, deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux. Ce n'était pas tant le fait d'avoir été interrompue dans sa mission de charité, qui l'attristait—cette mission était remplie—ce qui la peinait si vivement c'étaient les paroles dures que Paul lui avait adressées, paroles qui témoignaient assez qu'il n'avait plus d'attachement pour sa sœur d'adoption, et que la présence de celle-ci n'était plus désormais que *tolérée* dans la maison. Elle se voyait entourée d'ennemis : la mère d'abord, le fils ensuite.

O Paul ! Paul ! sanglotait Graziella ; tout autre eût pu m'adresser ces paroles cruelles ; mais c'est vous, vous qui avez enfoncé le poignard dans le cœur de la pauvre

Graziella. Mère ! que je n'ai jamais connue, du haut des cieux abaissez vos regards sur ta fille délaissée. Elle n'a plus rien au monde ; le luxe au milieu duquel elle vit, c'est un luxe d'emprunt ; le pain qu'elle mange, est celui de l'aumône... Elle n'a personne à aimer : la famille à laquelle l'a confiée son père, cette famille repousse la pauvre orpheline sans appui.

Elle se leva, et allant s'agenouiller devant un crucifix suspendu à la muraille, elle demanda des consolations à Celui qui a promis d'être le père de ceux qui souffrent. Sous le crucifix, l'on pouvait voir, à la lueur vacillante de la bougie, un petit portrait en miniature. Graziella, ayant terminé sa prière, prit le portrait et le porta à ses lèvres : c'était l'image de Paul alors qu'il n'était encore qu'un jeune garçon, et que les liens de la plus étroite et de la plus pure affection l'unissaient à elle.

— Paul, fit-elle, vous n'aimez plus votre sœur comme vous l'aimiez jadis ; mais elle, elle vous aime toujours, et le mal que vous lui avez fait vous est déjà pardonné, du fond de son cœur. Vos paroles, cependant, semblaient exiger notre séparation : Eh bien ! qu'il en soit ainsi, Paul, je partirai. Pour aller où ?... je l'ignore... Adieu, Paul ! — et elle embrassa le portrait — adieu ; ou plutôt, frère, au revoir !

Elle restait debout, immobile, tenant en main le portrait, et, songeant au passé, à ses jeunes années écoulées dans la société de ce frère adoptif qui lui était si cher, elle n'avait pas aperçu la baronne, qui, entrée dans la chambre depuis quelques instants déjà, épiait ses mouvements, ses paroles et jusqu'à son moindre soupçon.

— Paul, murmura de nouveau Graziella, je vous aime, et je vous aimerai toujours...

Chapitre Ier.

— Je ne m'étais pas trompée ! s'écria Madame de Mirville.

Graziella laissa échapper un cri d'effroi et de surprise, et se retournant, rencontra le regard courroucé de la baronne.

— Madame, dit-elle toute tremblante, si je vous ai offensée, pardonnez-moi !

— Je ne reviendrai pas sur ce qui s'est passé ce soir, mademoiselle, mais je ne souffrirai pas, sachez-le bien, que vous cherchiez à gagner le cœur de mon fils. Il y a longtemps que je vois le manège auquel vous vous livrez pour vous rendre aimable à ses yeux, et arriver à accaparer son nom et sa fortune.

— Mais, madame....

— Ah ! mademoiselle, j'ai de bons yeux, et il y a longtemps que j'ai vu dans votre âme ce que vous venez d'exprimer si étourdiment. Vous voulez être la préférée, la fiancée, la femme de mon fils ! fit la baronne d'un ton sarcastique et mordant.

— Moi ! s'écria la jeune fille toute troublée ; mais je n'y avais jamais songé, je vous l'affirme solennellement, madame.

Et c'était vrai. Jamais cette pensée n'était venue au cœur de Graziella. Elle avait aimé Paul dès sa plus tendre enfance ; elle se serait résignée à tous les sacrifices pour le voir heureux ; mais quand à convoiter sa fortune, son nom, sa personne—non, elle avait le cœur trop pur ; l'âme trop élevée pour jamais y consentir.

— Ne niez donc pas ! reprit la baronne triomphante. Votre dissimulation et vos artifices ne parviendront pas à m'en imposer ; mais bannissez toute espérance, mademoiselle, car la main de mon fils est destinée à une personne plus noble que vous, et riche de toute la fortune qui vous manque. N'oubliez pas que vous ne vivez ici que de mes bienfaits.

Ces dernières paroles brisèrent le cœur de Graziella.

— Père, mère ! gémit-elle dans son désespoir. Entendez comme on reproche à votre enfant le pain dont on lui fait l'aumône !.....

Puis elle se jeta à genoux, courba profondément la tête sur sa poitrine, et n'entendit pas la suite des paroles de la baronne. Elle était encore là, immobile, alors que tous les bruits de la fête avaient fait place à un profond silence, et que tout autour d'elle était plongé dans le repos. Sa bougie s'était éteinte, et les rayons de la lune éclairaient seuls sa chambre d'une lueur. Dans son désespoir, elle avait froissé, déchiré même en plusieurs endroits sa robe de bal : les fleurs qui